

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE:	POUR L'EXTRÉMÉ
Un an... 48 fr.	Un an... 80 fr.
Six mois... 25 fr.	Six mois... 44 fr.
Trois mois 13 fr.	Trois mois 22 fr.
Chèque postal Ferlandel 586-65.	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Rédaction : ANDRÉ COLOMER

123, Rue Montmartre, PARIS (2^e)

POUR NICOLAU ET MATEU tous, ce soir, à la Grange-aux-Belles

Si nous le voulons, ils vivront !

En perpétuelle alerte pour défendre les compagnons qui tombent sous les coups de l'autorité, il nous faut être incessamment sur la brèche. Mais rien ne nous lassera. Nous avons suffisamment le goût de cette drôle de bataille pour « tenir bon » quoi qu'il arrive. A peine venons-nous de sauver Germaine Berton des griffes de la Réaction française qu'un appel d'Espagne nous crée que Mateu et Nicolau sont encore en danger, plus en danger même qu'il y a deux mois et qu'il nous convient de faire l'impossible pour les arracher au burreau de Primo de Riveira.

Mateu et Nicolau. Deux jeunes eux aussi, deux adolescents comme Cottin, comme Germaine, comme tous ceux qui, sous l'impulsion du généreux printemps de leur vie, se donnent corps et âme à l'idéal de liberté... Mais ces deux jeunes sont condamnés à mort pour un acte qu'ils n'ont même pas accompli.

Dato, le tyran espagnol qui juchait sur les cadavres ouvriers les pavés de Barcelone, le faucheur de belles tiges humaines, fut abattu par notre camarade Casanellas qui se réfugia en Russie. Mais, à la place du « coupable » hors de prise, le gouvernement espagnol voulut ses otages. Et il rafraîchit les meilleurs militants du syndicalisme anarchiste. Mateu et Nicolau furent désignés plus particulièrement comme victimes expiatoires sur l'autel de la Monarchie et du Capitalisme espagnols. Ils furent condamnés à mort.

Alors il s'était agi de sauver Casanellas, nous nous y serions mis de bon cœur comme pour Germaine Berton, conscients d'aider, dans la faible mesure de nos moyens, à abattre le fascisme là-bas comme ici, contre Dato, comme contre Daudet...

Mais, fort heureusement, Casanellas, est à l'abri. Et ceux-là que nous devons arracher aux mains criminelles de Primo de Riveira ne sont pas les auteurs de l'attentat qu'on leur impute. Ils sont innocents. Ils n'appartiennent donc pas seulement aux anarchistes, mais à tous les hommes de bonne foi, à tous les êtres de conscience, à tous ceux qui croient à la justice.

L'exécution de Mateu et de Nicolau serait une effroyable erreur judiciaire. Elle donnerait au fascisme international l'illusion que tout lui est permis. Et, désormais, dans tous les pays d'Europe, forte de ce précédent, les Lénin-Daudet et les Mussolini s'en donneraient à cœur joie dans le sang des plus beaux enfants de la race humaine. Il en serait fini de tout espoir d'émancipation pour l'indi-

vidu. Tête courbée et dans le rang, les esclaves du travail devraient se soumettre aux exigences des pires dictateurs.

Nous qui avons su conquérir l'acquittement de Germaine, nous ne manquerons pas de tout mettre en action pour que soient épargnées les jeunes vies de Mateu et de Nicolau.

Dès la C. G. T. U. et la C. G. T. lancent des appels qui devront trouver des échos puissants au sein des masses laborieuses. Le comité Nicolau-Mateu reprend position sur la brèche. Espérons que le Parti Communiste se décidera avec plus de bonne volonté qu'il ne le fit lors de la première alerte.

Tous les braves coeurs et les esprits d'élite qui nous ont suivi pendant le procès de Germaine Berton vont nous rejoindre immédiatement, n'est-ce pas Séverine, n'est-ce pas Pierre Hamp ?...

Et, très prochainement, une foule résolue, une foule d'individus sachant bien ce qu'ils veulent, ne se contentera pas d'accabler les noms de Mateu et de Nicolau, en us de ces inoffensifs meetings qui n'ont plus qu'une valeur pratique, mais débordera de toutes parts dans les rues pour faire sentir sa volonté : la vie sauve pour Mateu et Nicolau.

Sinon... Primo de Riveira vainqueur, rançonné et réhabilitera la grotesque charogne de Léon Daudet.

Comme le capital, le fascisme n'a pas de frontière. Qui le tolère à Barcelone, l'ouvre à Paris.

Hommes de liberté, à vous de choisir : Libérez Nicolau et Mateu ou condamnez-vous à subir, tôt ou tard un gouvernement d'Action Française.

LE LIBERTAIRE.

Comment l'« Humanité » défend Mateu et Nicolau

L'organe central du Parti communiste commente de singulière façon la campagne pour sauver Nicolau et Mateu.

Quand il n'y a pas une minute à perdre, afin d'arrêter le geste meurtrier du bourreau, l'Humanité annonce en seconde page, en petits caractères, entre une rectification et les faits divers, un meeting qu'elle croit avoir lieu le soir même.

Cette erreur elle-même est sans excuse. Ah ! si l'il s'agissait de la réunion électorale de Cachin et de Seillier, les journalistes bohémiens ne se tromperaient pas si facilement de date...

Et pendant ce temps, les deux innocents attendent avec angoisse l'ultime décision de Primo de Riveira.

A l'action, vite, vite...

En attendant la grande manifestation imminente qui doit être l'efficace avertissement aux bourreaux d'Espagne, les militants des organisations révolutionnaires, syndicales et de défense sociale constituent le Comité Nicolau-Mateu dirigé au prolétariat de Paris le martyre de nos deux compagnons Nicolau et Mateu, INNOCENTS ET CONDAMNÉS À MORT.

Le pourvoi en cassation des deux victimes est repoussé. Seule une grâce royale peut arrêter le garrot.

Pour la déterminer, il faut une démonstration exceptionnelle, impressionnante du peuple parisien.

Pour venger Ferrer et sauver ses deux fils spirituels en danger de mort, aucun homme de cœur généreux et de pensée libre ne manquera de venir

CE SOIR A 20 H. 30
dans la Grande Salle de l'Union des Syndicats
33, rue de la Grange-aux-Belles

GRAND MEETING
pour arracher au garrot nos Camarades Nicolau et Mateu

Orateurs :

RACAMOND
de la C. G. T. U.GUIRAUD
de l'Union Confédérée (C.G.T.)RAYNAUD
de l'Union Départementale Unitaire.SEBASTIEN FAURE
de l'Union anarchisteCharles VAUDET
de la Libre PenséeBESNARD
du Comité de Défense Sociale.POZOT
de l'A. R. A. C.

L'APPEL de la C. G. T. U.

La justice espagnole vient de donner la mesure de sa haine de la classe ouvrière en rejetant les pourvois en cassation des militants syndicalistes Mateu et Nicolau, condamnés injustement à mort pour le meurtre de l'ex-ministre Dato.

C'est la sentence confirmée, la mort par le garrot est perspective pour nos deux camarades.

Le défi est lancé au prolétariat international, il doit être relevé comme il convient.

Les travailleurs français sauront en élevant une protestation puissante, signifier aux tortionnaires espagnols qu'ils entendent empêcher, par tous les moyens en leur pouvoir, l'assassinat de Mateu et Nicolau.

Dans le but de donner la plus large envergure à la protestation ouvrière, la C. G. T. U. et le bureau de la C. G. T. U. demandent aux syndicats, aux Unions départementales et aux Fédérations de créer dans les milieux prolétariens un vaste mouvement d'opinion en faveur de camarades.

Nul doute que le prolétariat français qui suit arracher Roussel aux griffes des chaouchs militaires et obtint la révision du procès de Durand, secrétaire de syndicat, condamné à mort, saura arracher Nicolau et Mateu des mains des bourreaux.

Aux États-Unis, la peine de mort est suspendue à nouveau sur la tête de deux ouvriers accusés d'un crime de droit commun alors qu'il est prouvé qu'ils se trouvaient à plusieurs centaines de kilomètres du lieu où il s'est produit.

Sacco et Vanzetti comptent sur la solidarité des ouvriers de tous les pays ; l'action internationale les arrachera au supplice de la chaîne électrique comme elle arracha Nicolau et Mateu au sort qui les tient.

Nicolau, Mateu, Sacco et Vanzetti, menacés de mort pour leur conviction révolutionnaire, c'est la classe ouvrière du monde entier qui est atteinte, c'est elle qui doit se défendre.

Il faut que les bourreaux espagnols et américains reculent devant la réprobation universelle.

Camarades, au secours ! On assassine ! — La Commission Exécutive et le Bureau Confédéral de la C. G. T. U.

A TOKIO

La dynamite parle

Un télégramme de Tokio nous apprend qu'une manifestation a eu lieu devant le palais du Mikado, dans la soirée de samedi.

Un Coréen a lancé une bombe qui n'a pas explosé. L'assassin a été arrêté ; il était arrivé le matin de Shanghai et a été trouvé en possession de trois bombes.

Les lecteurs et amis du Libertaire ont été informés de l'attentat d'il y a une dizaine de jours contre le prince régent. Cela fait le second en moins d'une quinzaine ; et démontre le mécontentement grandissant du prolétariat.

Avant le cataclysme qui détruisit une grande partie de la capitale du Japon, celle-ci était déjà le théâtre d'une lutte sociale, très tendue, et l'action directe avait une large place dans le mouvement malgré l'opposition des réformistes et des communistes.

A la faveur du fléau, le capitalisme espéra pouvoir couper sous son joug le prolétariat appauvri et affaibli.

L'assassinat de notre camarade Osugi, de sa compagne et de son neveu, fut la première provocation de la réaction, mais le peuple japonais plus courageux en cela, que le travailleur occidental, sut exiger des réparations.

Depuis, la situation n'a fait que s'envirer.

Les gouvernements japonais, pas plus heureux que leurs confrères d'Europe n'arrivent pas à stabiliser la vie économique de l'Empire et le grondement des forces prolétariennes se fait entendre avec violence.

Si l'on considère la rapidité avec laquelle le « vieux monde » a évolué, nous pouvons espérer que l'avenir appartient là-bas aux producteurs et que bientôt nous pourrons enregistrer au Japon les victoires successives du producteur.

La politique du pain cher

Le franc baisse et la vie augmente. Le « Libertaire », qui prévoyait le pain à 1 fr. 30 le kilo ne s'était pas trompé, puisque la Chambre syndicale des patrons boulangers vient d'adresser au Préfet de la Seine une nouvelle demande d'augmentation, que celui-ci accordera très probablement après avoir pour la forme, s'être fait tirer l'oreille pendant un jour ou deux.

Les journaux protestent, les commissions se réunissent, l'on fait semblant de faire quelque chose, et bon peuple accepte, se disant que un sou de plus ou de moins ne gênera pas son budget.

Mauvais calcul, car si le pain augmente il n'est pas seul et tous les aliments suivent la même ascension. N'y a-t-il réellement rien à faire pour arrêter l'exigence de M. Mercanti, et équilibrer dans une certaine mesure, le prix des aliments et le salaire du prolétariat ? Nous ne le croyons pas.

L'Action Française, elle, réclame un chef, la Libre Parole, un député, et l'Humanité, un Gouvernement bolchévique ; et cependant...

En Angleterre, monarchie constitutionnelle, qui devrait satisfaire ces Messieurs de l'Action Française, la vie est aussi chère qu'en France et en Russie, si chère aux lecteurs de l'Humanité, le Gouvernement si nous nous en rapportons aux textes officiels, parle lui aussi de prendre des mesures contre les spéculateurs.

Capital et spéculation sont indissolubles, l'un dépend de l'autre, et tant que subsistera le capital existera la spéculation, quel que soit le Gouvernement qui détienne le pouvoir.

Examiner et rechercher les causes de la vie chère, ne donneront pas conséquence aucun résultat, mais démontreront assez clairement que la presse, la grande presse, part parfaitement à ce qu'il s'en tenir, et que sa protestation platonique ne cache réellement qu'une complicité intéressée avec le gros commerce.

A propos du blé, M. Chéron avait annoncé au lendemain de la révolte, que celle-ci était supérieure à nos besoins et que tout naturellement, la France n'aura pas recours à l'étranger cette année. Ce qui devrait permettre une baisse sur le prix du pain.

Or, dans la statistique de nos disponibilités publiée par M. Chéron, nous voyons figurer 7 millions de quintaux de biens achetés à l'Etranger. Monsieur Albert Monniot, rédacteur à la Libre Parole s'en étonne ; pas nous.

Si la récolte était suffisante et que l'on a été chercher 7 quintaux de blés en Amérique, avec un franc dépécie, c'est probablement que cette même quantité avait disparu de France à destination inconnue pour le bon peuple. L'agriculteur préférera aujourd'hui vendre ses marchandises à l'Angleterre, à la Suisse et à l'Espagne qui paient bien mieux, avec une monnaie plus stable.

L'argent n'a pas de patrie, disons-nous, et si nous jetons un regard en arrière, nous nous souviendrons que même pendant la guerre, lorsque la ration était imposée au travailleur, le bœuf partait à destination de la Suisse, pour être ensuite livré à l'Allemagne « l'ennemie ».

Il en est de même aujourd'hui. Chaque matin, partent à destination de la Grande Bretagne des centaines de wagons de vivres, qui, avec la livre à 88 fr., permettent à l'exportateur français un appréciable bénéfice et cela pendant que l'ouvrier français n'arrive pas à joindre les deux bouts.

N'attendez pas que les gouvernements in-

terdisent les exportations, ils ne le feront pas, ce seraient leur chute et ils veulent conserver leur pouvoir le plus longtemps possible.

La grande presse sait tout cela, elle sait fort bien que presque tout le beurre de Normandie s'en va en Angleterre, elle sait fort bien que la récolte de pommes de terre fut abondante, mais qu'elle partit à l'étranger ; elle ne le dit pas, elle le cache soigneusement à ses lecteurs qui paient sans murmurer les patates 18 et 20 sous le kilo.

Cela durera aussi longtemps que le peuple l'acceptera ; qu'il ne s'en prenne donc qu'à lui-même, s'il n'arrive pas à vivre.

Petit à petit sa situation s'aggrave, tant, pis pour lui. Il ne veut pas regarder autour de lui. Il pense que jamais il ne manquera de pain comme cela se produit en Allemagne et en Autriche ; il se trompe.

Qui attende encore un peu qu'il laisse faire les spéculateurs et son sort n'aura rien à envier à celui de ses frères allemands.

Il n'aura que ce qu'il mérite. Il l'aura voulu.

J. C.

Est-ce la décrue ?

Dans la journée d'hier la Seine est déversée étaie. L'atmosphère s'était refroidie et le soleil se profilait timidement à l'horizon. Il était temps ! Grand temps ! Si la crue avait continué, si l'eau avait encore gagné quelques centimètres, c'en était fait : le fleuve eût débordé dans tous les coins de Paris et c'eût été une catastrophe irréparable pour la ville.

Toutefois, la situation n'est pas complètement rassurante. Un changement atmosphérique est vite arrivé... D'autre part, les infiltrations ne cessent pas dans les caves et dans les quartiers bas. Les pompes sont toujours impuissantes vers les quais. Les familles sont toujours forcées d'évacuer leurs maisons (certains malheureux en péril doivent même être secourus par les marins). Et dans certaines parties de la capitale, la situation générale est plutôt aggravée qu'améliorée. Les barrages en sacs

COMBATTANTS

J'ai reçu de M. André Lamandé, l'auteur des *Lions en croix*, une lettre dont voici le passage le plus intéressant :

« La petite histoire finale que vous m'avez dédiée me prouve, — si elle est vraie — (elle l'est, monsieur Lamandé, rigoureusement, vous pourrez m'en croire!) que nous nous comprendrons difficilement, et que toute discussion serait entre nous stérile... »

« Pourtant, je tiens à vous répondre sur un point : « Si Lanzac, demandez-vous après « Parajanine, n'avait pas souffert (vous dites : « tes, vous : être cou) qu'aurait-il fait ? » Oh ! c'est tout simple. Il aurait imité la masse inerte de ses anciens compagnons. Un peu de noce bourgeois l'aurait amplement contenté. Il se serait pas mal moqué de la justice et de la souffrance d'autrui. Mon Lanzac se rebelle, lui, uniquement parce qu'il a souffert. Approchez les révoltés — les sincères, bien entendu — vous trouverez toujours à la base de leur révolte — ou de leur atristisme — une souffrance personnelle. Elle est l'aiguillon qui leur donne vigueur et colère. Voyez le peuple juif : c'est à ses persécuteurs multiples qu'il doit d'avoir gardé son homogénéité morale et son esprit de feu... »

Je ne vais pas discuter les idées générales exposées par M. Lamandé. D'autant plus qu'elles le sont en termes assez vagues pour contenir tout le monde. Souffrance à la base de toute révolte ? Eh oui, mais il y a des milliers de souffrances ! Et certains êtres ne sont sensibles à aucune. J'ai rencontré dans les régions libérées des brutes ayant tout perdu à la guerre : famille, situation, santé, etc., etc., des brutes ayant mené, pendant cinq ans une vie de sauvages et qui en parlaient fièrement : qui se disaient prêts à « remettre ça ». Le pire, c'est que, chez eux, ça n'était point comme chez un Barrès ou un Daudet, pure fanfaronnade, mais, qu'effectivement, ils étaient prêts à « remettre ça » à l'occasion. — A côté de cela, il y a la révolte d'un Romain Rolland, qui ne souffrit de la guerre que dans son idéal baloué, dans ses amis blessés ou tués, et qui en souffrit cependant assez douloureusement pour condamner la boucherie en termes définitifs.

Mais revenons aux *Lions en croix* de M. Lamandé. L'auteur reconnaît lui-même que si son héros n'avait pas été cocufié, il ne se révolterait point. Il se serait toutefois quelques cuises aux anniversaires de l'armistice et, s'il avait été flic, il aurait, les 31 juillet ou 11 novembre, tabassé glorieusement ses camarades mutilés manifestant contre la guerre. « Il se serait pas mal moqué de la justice et de la souffrance d'autrui ! » Evidemment, c'est bien ce que je pensais. Et c'est pourquoi le Lanzac ne m'intéresse point.

Je ne puis admettre que ce cocu veuille venger les souffrances de ses camarades. Qu'il venge son honneur — placé en un drôle d'endroit ! — mais qu'il ne parle pas de venger les victimes de la guerre ; ceci est une autre affaire ! Il ne faut pas confondre, M. Lamandé. Je vous répète que ce cocu, battu et pas content, ne peut symboliser « notre génération sacrifiée ». Il y a, dans les bagnes de la République, ou déserteurs à l'étranger, mais tous souffrant indiscutablement dans leur esprit et dans leur corps, des milliers de bougres plus intéressants que votre cocu mécontent. Les cornes de celui-ci, si longues soient-elles, ne peuvent tout de même pas former la hampe d'un étendard de révolte.

**

J'ai reçu d'un autre correspondant, anonyme, et qui se prétend anarchiste, une lettre sur le même sujet, qui m'a laissé perplexe. Que l'on a donc du mal à se faire comprendre !

« Malgré les vérités qui sont exprimées dans ton article, tu me permettras quand même de te faire une remarque, petite, mais qui a son importance, en raison de l'influence que doit prendre notre journal sur la classe ouvrière, qui, dans sa grande partie, a fait la guerre. Tout d'abord, permets-moi de te dire qu'à l'heure actuelle, je ne voudrais pas que tu me prumes pour un ancien combattant outragé. Au contraire, et si tu dois rouvrir cette partie pendant trente-trois heures, ta honte doit être rose pâle à côté de la misère et de celle de nombreux copains, même anarchistes, qui ont fait leurs cinq ans. Cependant, tu reconnaîtras que, de tous ceux qui sont partis, même chez les bourgeois, beaucoup n'ont pas partis que par force, dans la crainte, il faut le dire, du potau ou des bataillons disciplinaires. Et il n'a pas été donné à tous le pouvoir de débrouiller pour ne pas être bon à faire un apprenant soldat inconnu. Tant mieux pour ceux qui ont pu, mais beaucoup ne sont pas dans ce cas. Et ce n'est pas parce que, par force, ils sont montés à la boucherie qu'ils étaient plus patriotes. Témoins, certains copains auars qui, maintenant, après y avoir été, ont repris leur place au combat social. »

Renée DUNAN.

Jeunesse Anarchiste

MAISON DES SYNDIQUES

111, rue du Château (14^e)

(Métro : Edgar-Quinet)

LE DIMANCHE 13 JANVIER

à 14 h. 30

MATINÉE - CONFÉRENCE

par

Charles Auguste Bontemps

sur la vie et l'œuvre de Claude Tillier avec le concours du baryton Nino Quaranta, Roger Dauvergne, Duk et de la Phalange Artistique.

Participation aux frais : 2 fr. 50 ; enfants : 1 fr.

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos ♦♦♦ d'un Paria

La Vie des Lettres

PETITES NOUVELLES :

La Seine déborde. L'eau envahit les maisons, les usines, les gares. Des milliers de travailleurs sont réduits au chômage, partant à la faim. Dans les mairies, les écoles, sur des grabats, de pauvres gens sont étenus, fiévreux, angoissés. Il n'y a pas d'argent. Les secours sont mesquins. Des barques canotées par des matelots, qui trouvent une heureuse diversion à leurs occupations ordinaires, circulent dans les rues des Venise, sans soleil, transformées en canaux.

Ne parlons pas de la crue... Philosophons !...

La crue ce n'est pas anarchiste. La crue non plus. Évidemment. Mais ne jousons pas. Trouvant que tu reprenais un peu trop les bobards du Petit Parisien et du Pays de France sur la guerre fraîche et joyeuse, où tous rigolaient avec entrain et prenaient des « boches » avec une tartine de confiture... »

Ici, je ne comprends plus. Je n'ai jamais trouvé la guerre fraîche et joyeuse comme M. Barrès ou le Petit Parisien. J'ai seulement dit, et je le répète, qu'il y a des brutes pour s'accommoder de tout, des abrutis qui se fichent pas mal de crever, les tripes étaillées sur le fer barbelé, pourvu qu'avant on puisse se fouter une bonne cuite et trancher la boulangerie ou la bistrote du patelin, — des héros qui mourront en gueulant des refrains alcoolisés, bravement, — des amochés fiers de l'être, et près à « remettre ça ». Et qu'ils ne m'intéressent aucunement, que j'ai honte d'avoir été, trop longtemps, confondu avec eux. Je parle surtout de ceux qui furent embusqués derrière quelque galon ou quelque sinécure, mais il y en eut, même dans la masse anonyme des combattants, « pas mal », mon correspondant l'avoue lui-même. Et tout homme de bonne foi sera d'accord avec nous sur ce point.

« Je pense que tu seras d'accord avec moi, continue mon inconnu, pour admettre que pas mal ont souffert cruellement, moralement et physiquement parlant, sans prendre aucune joie que de nouvelles misères. Et comme notre rôle est de grouper tous les révoltés, peut-être vas-tu un peu fort. Ceci sans te froisser et croyant rendre service à la grande idée qui nous anime... »

« Un Lecteur fidèle : Brym. »

Mais oui, tous ont souffert, plus ou moins. Mais des révoltés ! Ça, ces castrats, ces renégats, dont les neuf dixièmes ont déjà tout oublié, tout renié, tout abjuré. Non, camarade, tu veux rire, sans doute, de l'avoue lui-même. Et tout homme de bonne foi sera d'accord avec nous sur ce point.

« Je pense que tu seras d'accord avec moi, continue mon inconnu, pour admettre que pas mal ont souffert cruellement, moralement et physiquement parlant, sans prendre aucune joie que de nouvelles misères. Et comme notre rôle est de grouper tous les révoltés, peut-être vas-tu un peu fort. Ceci sans te froisser et croyant rendre service à la grande idée qui nous anime... »

« Un Lecteur fidèle : Brym. »

Mais oui, tous ont souffert, plus ou moins. Mais des révoltés ! Ça, ces castrats, ces renégats, dont les neuf dixièmes ont déjà tout oublié, tout renié, tout abjuré. Non, camarade, tu veux rire, sans doute, de l'avoue lui-même. Et tout homme de bonne foi sera d'accord avec nous sur ce point.

« Je pense que tu seras d'accord avec moi, continue mon inconnu, pour admettre que pas mal ont souffert cruellement, moralement et physiquement parlant, sans prendre aucune joie que de nouvelles misères. Et comme notre rôle est de grouper tous les révoltés, peut-être vas-tu un peu fort. Ceci sans te froisser et croyant rendre service à la grande idée qui nous anime... »

« Un Lecteur fidèle : Brym. »

Mais oui, tous ont souffert, plus ou moins. Mais des révoltés ! Ça, ces castrats, ces renégats, dont les neuf dixièmes ont déjà tout oublié, tout renié, tout abjuré. Non, camarade, tu veux rire, sans doute, de l'avoue lui-même. Et tout homme de bonne foi sera d'accord avec nous sur ce point.

« Je pense que tu seras d'accord avec moi, continue mon inconnu, pour admettre que pas mal ont souffert cruellement, moralement et physiquement parlant, sans prendre aucune joie que de nouvelles misères. Et comme notre rôle est de grouper tous les révoltés, peut-être vas-tu un peu fort. Ceci sans te froisser et croyant rendre service à la grande idée qui nous anime... »

« Un Lecteur fidèle : Brym. »

Mais oui, tous ont souffert, plus ou moins. Mais des révoltés ! Ça, ces castrats, ces renégats, dont les neuf dixièmes ont déjà tout oublié, tout renié, tout abjuré. Non, camarade, tu veux rire, sans doute, de l'avoue lui-même. Et tout homme de bonne foi sera d'accord avec nous sur ce point.

« Je pense que tu seras d'accord avec moi, continue mon inconnu, pour admettre que pas mal ont souffert cruellement, moralement et physiquement parlant, sans prendre aucune joie que de nouvelles misères. Et comme notre rôle est de grouper tous les révoltés, peut-être vas-tu un peu fort. Ceci sans te froisser et croyant rendre service à la grande idée qui nous anime... »

« Un Lecteur fidèle : Brym. »

Mais oui, tous ont souffert, plus ou moins. Mais des révoltés ! Ça, ces castrats, ces renégats, dont les neuf dixièmes ont déjà tout oublié, tout renié, tout abjuré. Non, camarade, tu veux rire, sans doute, de l'avoue lui-même. Et tout homme de bonne foi sera d'accord avec nous sur ce point.

« Je pense que tu seras d'accord avec moi, continue mon inconnu, pour admettre que pas mal ont souffert cruellement, moralement et physiquement parlant, sans prendre aucune joie que de nouvelles misères. Et comme notre rôle est de grouper tous les révoltés, peut-être vas-tu un peu fort. Ceci sans te froisser et croyant rendre service à la grande idée qui nous anime... »

« Un Lecteur fidèle : Brym. »

Mais oui, tous ont souffert, plus ou moins. Mais des révoltés ! Ça, ces castrats, ces renégats, dont les neuf dixièmes ont déjà tout oublié, tout renié, tout abjuré. Non, camarade, tu veux rire, sans doute, de l'avoue lui-même. Et tout homme de bonne foi sera d'accord avec nous sur ce point.

« Je pense que tu seras d'accord avec moi, continue mon inconnu, pour admettre que pas mal ont souffert cruellement, moralement et physiquement parlant, sans prendre aucune joie que de nouvelles misères. Et comme notre rôle est de grouper tous les révoltés, peut-être vas-tu un peu fort. Ceci sans te froisser et croyant rendre service à la grande idée qui nous anime... »

« Un Lecteur fidèle : Brym. »

Mais oui, tous ont souffert, plus ou moins. Mais des révoltés ! Ça, ces castrats, ces renégats, dont les neuf dixièmes ont déjà tout oublié, tout renié, tout abjuré. Non, camarade, tu veux rire, sans doute, de l'avoue lui-même. Et tout homme de bonne foi sera d'accord avec nous sur ce point.

« Je pense que tu seras d'accord avec moi, continue mon inconnu, pour admettre que pas mal ont souffert cruellement, moralement et physiquement parlant, sans prendre aucune joie que de nouvelles misères. Et comme notre rôle est de grouper tous les révoltés, peut-être vas-tu un peu fort. Ceci sans te froisser et croyant rendre service à la grande idée qui nous anime... »

« Un Lecteur fidèle : Brym. »

Mais oui, tous ont souffert, plus ou moins. Mais des révoltés ! Ça, ces castrats, ces renégats, dont les neuf dixièmes ont déjà tout oublié, tout renié, tout abjuré. Non, camarade, tu veux rire, sans doute, de l'avoue lui-même. Et tout homme de bonne foi sera d'accord avec nous sur ce point.

« Je pense que tu seras d'accord avec moi, continue mon inconnu, pour admettre que pas mal ont souffert cruellement, moralement et physiquement parlant, sans prendre aucune joie que de nouvelles misères. Et comme notre rôle est de grouper tous les révoltés, peut-être vas-tu un peu fort. Ceci sans te froisser et croyant rendre service à la grande idée qui nous anime... »

« Un Lecteur fidèle : Brym. »

Mais oui, tous ont souffert, plus ou moins. Mais des révoltés ! Ça, ces castrats, ces renégats, dont les neuf dixièmes ont déjà tout oublié, tout renié, tout abjuré. Non, camarade, tu veux rire, sans doute, de l'avoue lui-même. Et tout homme de bonne foi sera d'accord avec nous sur ce point.

« Je pense que tu seras d'accord avec moi, continue mon inconnu, pour admettre que pas mal ont souffert cruellement, moralement et physiquement parlant, sans prendre aucune joie que de nouvelles misères. Et comme notre rôle est de grouper tous les révoltés, peut-être vas-tu un peu fort. Ceci sans te froisser et croyant rendre service à la grande idée qui nous anime... »

« Un Lecteur fidèle : Brym. »

Mais oui, tous ont souffert, plus ou moins. Mais des révoltés ! Ça, ces castrats, ces renégats, dont les neuf dixièmes ont déjà tout oublié, tout renié, tout abjuré. Non, camarade, tu veux rire, sans doute, de l'avoue lui-même. Et tout homme de bonne foi sera d'accord avec nous sur ce point.

« Je pense que tu seras d'accord avec moi, continue mon inconnu, pour admettre que pas mal ont souffert cruellement, moralement et physiquement parlant, sans prendre aucune joie que de nouvelles misères. Et comme notre rôle est de grouper tous les révoltés, peut-être vas-tu un peu fort. Ceci sans te froisser et croyant rendre service à la grande idée qui nous anime... »

« Un Lecteur fidèle : Brym. »

Mais oui, tous ont souffert, plus ou moins. Mais des révoltés ! Ça, ces castrats, ces renégats, dont les neuf dixièmes ont déjà tout oublié, tout renié, tout abjuré. Non, camarade, tu veux rire, sans doute, de l'avoue lui-même. Et tout homme de bonne foi sera d'accord avec nous sur ce point.

« Je pense que tu seras d'accord avec moi, continue mon inconnu, pour admettre que pas mal ont souffert cruellement, moralement et physiquement parlant, sans prendre aucune joie que de nouvelles misères. Et comme notre rôle est de grouper tous les révoltés, peut-être vas-tu un peu fort. Ceci sans te froisser et croyant rendre service à la grande idée qui nous anime... »

« Un Lecteur fidèle : Brym. »

Mais oui, tous ont souffert, plus ou moins. Mais des révoltés ! Ça, ces castrats, ces renégats, dont les neuf dixièmes ont déjà tout oublié, tout renié, tout abjuré. Non, camarade, tu veux rire, sans doute, de l'avoue lui-même. Et tout homme de bonne foi sera d'accord avec nous sur ce point.

« Je pense que tu seras d'accord avec moi, continue mon inconnu, pour admettre que pas mal ont souffert cruellement, moralement et physiquement parlant, sans prendre aucune joie que de nouvelles misères. Et comme notre rôle est de grouper tous les révoltés, peut-être vas-tu un peu fort. Ceci sans te froisser et croyant rendre service à la grande idée qui nous anime... »

« Un Lecteur fidèle : Brym. »

Mais oui, tous ont souffert, plus ou moins. Mais des révoltés ! Ça, ces castrats, ces renégats, dont les neuf dixièmes ont déjà tout oublié, tout renié, tout abjuré. Non, camarade, tu veux rire, sans doute, de l'avoue lui-même. Et tout homme de bonne foi sera d'accord avec nous sur ce point.

« Je pense que tu seras d'accord avec moi, continue mon inconnu, pour admettre que pas mal ont souffert cruellement, moralement et physiquement parlant, sans prendre aucune joie que de nouvelles misères. Et comme notre rôle est de grouper tous les révoltés, peut-être vas-tu un peu fort. Ceci sans te froisser et croyant rendre service à la grande idée qui nous anime... »

« Un Lecteur fidèle : Brym. »

Mais oui, tous ont souffert, plus ou moins. Mais des révoltés ! Ça, ces castrats, ces renégats, dont les neuf dixièmes ont déjà tout oublié, tout renié, tout abjuré. Non, camarade, tu veux rire, sans doute, de l'avoue lui-même. Et tout homme de bonne foi sera d'accord avec nous sur ce point.

« Je pense que tu seras d'accord avec moi, continue mon inconnu, pour admettre que pas mal ont souffert cruellement, moralement et physiquement parlant, sans prendre aucune joie que de nouvelles misères. Et comme notre rôle est de grouper tous les révoltés, peut-être vas-tu un peu fort. Ceci sans te froisser et croyant rendre service à la grande idée qui nous anime... »

« Un Lecteur fidèle : Brym. »

Mais oui, tous ont souffert, plus ou moins. Mais des révoltés ! Ça, ces castrats, ces renégats, dont les neuf dixièmes ont déjà tout oublié, tout renié, tout abjuré. Non, camarade, tu veux rire, sans doute, de l'avoue lui-même. Et tout homme de bonne foi sera d'accord avec nous sur ce point.

« Je pense que tu seras d'accord avec moi, continue mon inconnu, pour admettre que pas mal ont souffert cruellement, moralement et physiquement parlant, sans prendre aucune joie que de nouvelles misères

A travers le Monde

CE QUI SE PASSE

Situation à nouveau tendue en Allemagne. Le capitalisme français et allemand s'est enfin entendu, pour exploiter ensemble le prolétariat de la Ruhr qui ne se laisse pas faire.

A Düsseldorf particulièrement, des manifestations ont été organisées un peu partout, devant les établissements, où les juives sous la protection de la police, acceptent de travailler 10 heures.

Dans de nombreux endroits, les grévistes et les chômeurs ont réussi à débaucher les ouvriers, et des usines ont dû fermer leurs portes. Toujours complices du capital, les municipalités ont supprimé les allocations aux prévistes.

Les cheminots s'agissent également. Ceux qui furent expulsés des territoires occupés rappellent au gouvernement les promesses qui leur furent faites et ont voté une résolution demandant à ne pas mourir de faim eux et leur famille.

En Angleterre, rien de nouveau, l'on attend le discours du trône et la chute du gouvernement conservateur. En attendant le futur gouvernement travailleur fait ses petites affaires, il paraîtrait qu'une entente entre les libéraux et les travaillistes est en voie de s'établir. Comme les communistes ont déjà déclaré qu'ils soutiennent les travaillistes, ce sera l'Union sociale.

Pendant ce temps-là la Bulgarie vote des lois d'exception. C'est le fascisme qui fait tache d'encre. L'Etat est paralysé en danger et il lui faut garantir sa sécurité. Nous savons ce que cela veut dire.

La Russie, elle, continue sa petite besogne diplomatique, et l'accord avec Mussolini est presque conclu. Demain celui qui en Russie attaqua le dictateur italien, ira rejoindre dans les grottes communistes ceux qui se permettent de critiquer la DEMOCRATIE OUVRIERE, et y méditeront sur les libertés et les beautés du régime bolcheviste.

Les Japonais recommandent à faire parler d'eux. De grands événements se préparent-ils là-bas ? Nous l'espérons. Nos camarades anarchistes japonais ont toujours été à l'avant-garde du mouvement et font l'impossible pour que les politiciens ne le fassent pas deviner. Y réussiront-ils ?

Nous avons reçu de Chine des nouvelles du mouvement social, dans "l'Empire du Ciel", que nous publierons demain.

Il semble que "le prolétariat civilisé" d'Europe ferait bien de prendre des leçons d'énergie chez ses frères asiatiques.

J. G.

BULGARIE

LA REPRESION

Une nouvelle loi pour la sécurité de l'Etat bourgeois a été votée par le "Sobranie". Les révolutionnaires sont menacés de fortes amendes, de travaux forcés et de mort.

Pour employer de telles mesures, il faut que le capitalisme bulgare soit bien malade.

ALLEMAGNE

DANS LA RUHR

Les ouvriers défendent énergiquement la journée de huit heures contre les patrons qui veulent leur en faire faire dix. Par endroits, les industriels lock-outent les exploités. Par ailleurs, les exploités sont grévistes.

Aux Forges de Rombach, à Ralingen, à Düsseldorf, les chômeurs font fermer les établissements qui font plus de huit heures, malgré la police.

Même agitation aux mines de Hoch-Emsheim et de Duisbourg, à Bochum, à Weimar, à Wernern, à Lankendem.

La grève est générale à Düsseldorf dans les transports, métallurgie et bâtiment.

Le mécontentement est grand contre la Commission d'arbitrage qui a fixé la semaine de travail de 65 heures à 78 heures, pour un salaire journalier de 4 marks 20 pfennings, de quoi crever de faim en travaillant comme des bêtes.

Les syndicats révolutionnaires font une active propagande pour défendre les huit heures alors que les syndicats chrétiens et les syndicats "radicaux" acceptent de faire dix heures. Le syndicat socialiste des mé-

tallurgistes de Dusseldorf a refusé de discuter sur l'augmentation des heures de travail. Il fait appel aux syndicats métallurgistes de l'étranger.

La grève générale est envisagée.

RUSSIE

L'ELECTRIFICATION

Le grand plan de Lénine, pour l'électrification de la Russie a été établi en 1918. Pour l'année 1923-24, les crédits votés sont de 20 millions de roubles-or.

Un Comité des constructions électriques a été constitué et huit stations ont été commencées : 1^e celle de Kachirskaya, à 100 kilomètres de Moscou, qui sera d'une puissance de 80.000 kilowatts ;

2^e Chatowskai, pour desservir également Moscou, 48.000 kilowatts ;

3^e Kigelovskaya, région minière de l'Oural, qui est appellée à une grande importance ;

4^e Nijni-Novgorod, sur le Volga, 80.000 kilowatts ;

5^e Chertovka, région minière du Donetz, destinée à l'industrie houillère ;

6^e Krassnoy Oktiabr (Octobre Rouge), à 10 kilomètres de Pétrograd, 10.000 kilowatts ;

7^e Volkhonostrov, hydro-électrique, près de Pskov, 80.000 kilowatts ;

8^e Dnieprokata, sur le Dnieper.

La plupart de ces stations ont été installées par des sociétés suisses et anglaises. A la suite de l'assassinat du délégué Vorovsky, à Lausanne, et vu l'attitude du gouvernement suisse le gouvernement des Soviets a décidé de boycotter les produits helvétiques et de se rabattre en France.

C'est ainsi que les "camarades" Tsonarov et Joukov, directeurs du Comité des constructions électriques de Russie sont venus en France pour acheter du matériel et des appareils.

La Russie Soviétique veut se développer économiquement, c'est son droit. Mais, de grâce, que l'on ne nous présente pas cette collaboration avec le capital étranger comme une réalisation révolutionnaire.

La Société qui tue

Un de nos amis qui habite la région d'Argentan (Orne), nous signale le fait suivant dont le moins qu'on puisse en dire c'est qu'il est révoltant.

Ce camarade nous écrit :

La gendarmerie d'Ecouché (petite commune située à 8 kilomètres d'Argentan) ayant arrêté un pauvre bougre sous le prétexte de vagabondage, l'amenaient aujourd'hui, sans aucun doute pour l'écraser à la prison, par un train arrivant à Argentan à 14 h. 20. Le pauvre manifesta la douleur qu'il avait de marcher. Ces brutes de gendarmes ne purent concevoir qu'un homme pouvait souffrir. Aussi le traînent-ils brutalement, et, dans leur fureur d'autorité, allèrent jusqu'à le traîner sur le quai, par les menottes attachées à son poing gauche. Une de ces brutes se détacha pour réquisitionner une brouette. Il revint, mais, hélas ! la mort sur ce pauvre déshérité avait fait son œuvre. Il était, à cet instant, environ 15 h. 20 et, dans l'attente de nouvelles formalités, son corps resta sur le quai jusqu'à 16 h. 55.

Cet homme avait environ 55 ans.

J'ai tenu, camarade, à te signaler ce cas pour te montrer une fois de plus la bestialité de ces hommes qui déshonorent notre race et que l'on nomme « fils ». Le cœur d'un pandore est bien ignoble. Je te quitte camarade et travaillois pour plus d'humanité.

J'ai publié la lettre de notre ami sans en changer un mot ni une virgule.

Je sais, ce n'est qu'un faits-divers, un de ces faits-divers auxquels la grande presse n'accorde que quelques lignes en cinquième page, en dénaturant toutefois la vérité.

Ici, nous n'avons pas à dénaturer la vérité, au contraire.

D'hebdomadaire, notre journal s'est transformé en quotidien pour combattre le mensonge et servir la vérité. Faisons un effort d'imagination et voyons comment ce drame — car c'est un drame et combien poignant et terrible — a pu se dérouler en France, au vingtième siècle, à l'aurore de cette année

J'ai tenu, camarade, à te signaler ce cas pour te montrer une fois de plus la bestialité de ces hommes qui déshonorent notre race et que l'on nomme « fils ». Le cœur d'un pandore est bien ignoble. Je te quitte camarade et travaillois pour plus d'humanité.

J'ai publié la lettre de notre ami sans en changer un mot ni une virgule.

Je sais, ce n'est qu'un faits-divers, un de ces faits-divers auxquels la grande presse n'accorde que quelques lignes en cinquième page, en dénaturant toutefois la vérité.

Ici, nous n'avons pas à dénaturer la vérité, au contraire.

D'hebdomadaire, notre journal s'est transformé en quotidien pour combattre le mensonge et servir la vérité. Faisons un effort d'imagination et voyons comment ce drame — car c'est un drame et combien poignant et terrible — a pu se dérouler en France, au vingtième siècle, à l'aurore de cette année

J'ai publié la lettre de notre ami sans en changer un mot ni une virgule.

Je sais, ce n'est qu'un faits-divers, un de ces faits-divers auxquels la grande presse n'accorde que quelques lignes en cinquième page, en dénaturant toutefois la vérité.

Ici, nous n'avons pas à dénaturer la vérité, au contraire.

D'hebdomadaire, notre journal s'est transformé en quotidien pour combattre le mensonge et servir la vérité. Faisons un effort d'imagination et voyons comment ce drame — car c'est un drame et combien poignant et terrible — a pu se dérouler en France, au vingtième siècle, à l'aurore de cette année

J'ai publié la lettre de notre ami sans en changer un mot ni une virgule.

Je sais, ce n'est qu'un faits-divers, un de ces faits-divers auxquels la grande presse n'accorde que quelques lignes en cinquième page, en dénaturant toutefois la vérité.

Ici, nous n'avons pas à dénaturer la vérité, au contraire.

D'hebdomadaire, notre journal s'est transformé en quotidien pour combattre le mensonge et servir la vérité. Faisons un effort d'imagination et voyons comment ce drame — car c'est un drame et combien poignant et terrible — a pu se dérouler en France, au vingtième siècle, à l'aurore de cette année

J'ai publié la lettre de notre ami sans en changer un mot ni une virgule.

Je sais, ce n'est qu'un faits-divers, un de ces faits-divers auxquels la grande presse n'accorde que quelques lignes en cinquième page, en dénaturant toutefois la vérité.

Ici, nous n'avons pas à dénaturer la vérité, au contraire.

D'hebdomadaire, notre journal s'est transformé en quotidien pour combattre le mensonge et servir la vérité. Faisons un effort d'imagination et voyons comment ce drame — car c'est un drame et combien poignant et terrible — a pu se dérouler en France, au vingtième siècle, à l'aurore de cette année

J'ai publié la lettre de notre ami sans en changer un mot ni une virgule.

Je sais, ce n'est qu'un faits-divers, un de ces faits-divers auxquels la grande presse n'accorde que quelques lignes en cinquième page, en dénaturant toutefois la vérité.

Ici, nous n'avons pas à dénaturer la vérité, au contraire.

D'hebdomadaire, notre journal s'est transformé en quotidien pour combattre le mensonge et servir la vérité. Faisons un effort d'imagination et voyons comment ce drame — car c'est un drame et combien poignant et terrible — a pu se dérouler en France, au vingtième siècle, à l'aurore de cette année

J'ai publié la lettre de notre ami sans en changer un mot ni une virgule.

Je sais, ce n'est qu'un faits-divers, un de ces faits-divers auxquels la grande presse n'accorde que quelques lignes en cinquième page, en dénaturant toutefois la vérité.

Ici, nous n'avons pas à dénaturer la vérité, au contraire.

D'hebdomadaire, notre journal s'est transformé en quotidien pour combattre le mensonge et servir la vérité. Faisons un effort d'imagination et voyons comment ce drame — car c'est un drame et combien poignant et terrible — a pu se dérouler en France, au vingtième siècle, à l'aurore de cette année

J'ai publié la lettre de notre ami sans en changer un mot ni une virgule.

Je sais, ce n'est qu'un faits-divers, un de ces faits-divers auxquels la grande presse n'accorde que quelques lignes en cinquième page, en dénaturant toutefois la vérité.

Ici, nous n'avons pas à dénaturer la vérité, au contraire.

D'hebdomadaire, notre journal s'est transformé en quotidien pour combattre le mensonge et servir la vérité. Faisons un effort d'imagination et voyons comment ce drame — car c'est un drame et combien poignant et terrible — a pu se dérouler en France, au vingtième siècle, à l'aurore de cette année

J'ai publié la lettre de notre ami sans en changer un mot ni une virgule.

Je sais, ce n'est qu'un faits-divers, un de ces faits-divers auxquels la grande presse n'accorde que quelques lignes en cinquième page, en dénaturant toutefois la vérité.

Ici, nous n'avons pas à dénaturer la vérité, au contraire.

D'hebdomadaire, notre journal s'est transformé en quotidien pour combattre le mensonge et servir la vérité. Faisons un effort d'imagination et voyons comment ce drame — car c'est un drame et combien poignant et terrible — a pu se dérouler en France, au vingtième siècle, à l'aurore de cette année

J'ai publié la lettre de notre ami sans en changer un mot ni une virgule.

Je sais, ce n'est qu'un faits-divers, un de ces faits-divers auxquels la grande presse n'accorde que quelques lignes en cinquième page, en dénaturant toutefois la vérité.

Ici, nous n'avons pas à dénaturer la vérité, au contraire.

D'hebdomadaire, notre journal s'est transformé en quotidien pour combattre le mensonge et servir la vérité. Faisons un effort d'imagination et voyons comment ce drame — car c'est un drame et combien poignant et terrible — a pu se dérouler en France, au vingtième siècle, à l'aurore de cette année

J'ai publié la lettre de notre ami sans en changer un mot ni une virgule.

Je sais, ce n'est qu'un faits-divers, un de ces faits-divers auxquels la grande presse n'accorde que quelques lignes en cinquième page, en dénaturant toutefois la vérité.

Ici, nous n'avons pas à dénaturer la vérité, au contraire.

D'hebdomadaire, notre journal s'est transformé en quotidien pour combattre le mensonge et servir la vérité. Faisons un effort d'imagination et voyons comment ce drame — car c'est un drame et combien poignant et terrible — a pu se dérouler en France, au vingtième siècle, à l'aurore de cette année

J'ai publié la lettre de notre ami sans en changer un mot ni une virgule.

Je sais, ce n'est qu'un faits-divers, un de ces faits-divers auxquels la grande presse n'accorde que quelques lignes en cinquième page, en dénaturant toutefois la vérité.

Ici, nous n'avons pas à dénaturer la vérité, au contraire.

D'hebdomadaire, notre journal s'est transformé en quotidien pour combattre le mensonge et servir la vérité. Faisons un effort d'imagination et voyons comment ce drame — car c'est un drame et combien poignant et terrible — a pu se dérouler en France, au vingtième siècle, à l'aurore de cette année

J'ai publié la lettre de notre ami sans en changer un mot ni une virgule.

Je sais, ce n'est qu'un faits-divers, un de ces faits-divers auxquels la grande presse n'accorde que quelques lignes en cinquième page, en dénaturant toutefois la vérité.

Ici, nous n'avons pas à dénaturer la vérité, au contraire.

D'hebdomadaire, notre journal s'est transformé en quotidien pour combattre le mensonge et servir la vérité. Faisons un effort d'imagination et voyons comment ce drame — car c'est un drame et combien poignant et terrible — a pu se dé

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Chez les terrassiers

Une concurrence inattendue. — Il s'agit de l'exploitation des travailleurs occupés sur les travaux publics par « l'Union Coopérative Italienne pour Travaux publics à l'étranger », ayant siège 16 rue de la Tour d'Auvergne, Paris.

Les chantiers sont situés sur la ligne de Versailles-Invalides, réseau Etat, où une trentaine d'ouvriers. Cette philanthropique société coopérative comprend la philanthropie dont elle se réclame d'une façon qui ne concorde pas du tout avec l'esprit du syndicat général des terrassiers.

C'est de resté ce qu'a signifié la délégation syndicale hier à la direction et à l'administration en leur réclamant le paiement des tarifs que paie l'ensemble des entrepreneurs adjudicataires des travaux exécutés sur les réseaux de l'Etat, à Paris et petite banlieue.

Cette association, dont les principaux représentants se réclament du socialisme et se plaignent d'avoir été comme militants ouvriers, victimes des violences fascistes, nous sont à notre point de vue que de vulgaires tâcherons qui ne cherchent qu'à exploiter l'ignorance de leurs malheureux compatriotes.

S'il en était autrement, ils auraient donné satisfaction à leurs ouvriers. Ce qu'ils se sont absolument refusé à consentir.

Le syndicat a répondu par la grève. Tous les ouvriers, cependant d'origine italienne, ont été regroupés dans une seule.

V. O., je ne fus sérieux que lorsque je me trouvai au secrétariat de la 4^e Internationale ; au bureau du C. S. R. régional du Nord, et, par suite, de la scission à Tours, membre du parti communiste. Ici s'ouvre une parenthèse, car comme beaucoup d'entre nous ayant cru que ce parti était nettement révolutionnaire, j'enfrai dans la galerie politique en soutenant et acceptant une déclaration faite par un de nos camarades.

Aveugle que j'étais, ayant aperçu à temps que le parti communiste prenait le chemin de tous les autres partis politiques, qu'il n'avait rien de révolutionnaire, puisqu'il participait aux luttes électorales ; je l'ai fait comme tant d'autres sans en attendre mon exclusion comme cela ce serait produit fatallement en me rebattant contre l'adversaire des dictateurs.

Étant du nombre des badins, cela m'importe peu, de même que toutes les enguirlandes dont on pourra me gratifier, que cela déplaît aux gens de la V. O. et autres et plaise aux réformistes : toute mon appréciation personnelle sera donnée très prochainement sur le congrès ainsi que sur l'enterrement de première classe du comité des usines textiles (*tentative faire il y a six mois*) cela attribué d'une part et en accord avec Vandewaert à l'indifférence ouvrière et, d'autre part (la plus grande), à la dualité entre communistes de Roubaix et de Tourcoing (même entre la haine existante parmi les fonctionnaires de cette dernière localité) ce que le secrétaire du syndicat textile d'Halluin oublie volontairement de mentionner.

O. DESCAMPS.

En observant le congrès

La physionomie d'un congrès est toujours intéressante à observer. Celui de l'U. D. de la Seine en valait la peine.

D'abord, la table spéciale du Parti Communiste. C'est une insolence qu'un parti extérieur se permette dans un congrès syndical d'installer un poste de commandement et d'observation.

Voici nos Aragouins, comme disait si bien notre camarade Laforgue, à Bourges.

La tribu des Beni-Oui-Oui ressemble à une famille de rats. Ça pulule, ça augmente, ça devient audacieux, si on les laisse faire. Beaucoup d'enfants de cœur et d'enfants de troupe que personne ne connaît, au nez allongé comme de vieux rongeurs.

Ce représente quoi ? Pas grand-chose comme syndiqués, mais ils ont de l'énergie et de la courtoisie. Ça gueule comme des chacals autour du syndicalisme, mais que deux ou trois bons bougres se lèvent de la minorité et se dirigent vers la bande, c'est une débandade générale.

La xénophobie et l'antisémitisme sont de vilaines choses. Le droit de cité ne se discute pas pour les étrangers. Mais ce serait abusif que de vouloir faire représenter le syndicalisme d'un pays par de nouveaux débarqués. L'invasion de la Palestine par les Croisés et les preux de la chrétienté fut une folie.

L'invasion de la C. G. T. U. par les chevaliers de la subordination ne réussira pas mieux. Ces faux paladins sont et resteront des « méteors » du syndicalisme. Ce dernier ne peut être représenté convenablement que par ceux qui se sont signalés contre le patronat. Les jaunes, les avachis, les non-qualifiés n'ont rien à y faire.

L'inculpé qui se défend avec des mensonges ne peut inspirer confiance, ni sympathie.

Brançon reçut au moins un démenti de ses propres camarades du Syndicat du gaz. Cela suffit pour apprécier la moralité d'un homme.

Trop parler nuit. Pourquoi Brançon nous a-t-il dit que sa femme avait été soignée à Auteuil « en payant ? » Même en fournit des quittances, Brançon ne convaincra jamais personne qu'il a dû payer. Comment vous-vez-vous que le docteur Arnold fasse payer quelques inhalations à la dame d'un monsieur qui lui apporte aussi facilement 55.000 francs ?

Raynaud a un bon débit, il est même assourdissant. On entend du bruit, on ne retient rien.

Sur l'Inhalatorium, Raynaud n'a rien dit pour le remboursement des 55.000 francs. Sont-ils perdus pour l'Union ? Avons-nous un privilège, une priorité, une hypothèse sur les pierres du Magic-Auteuil ? Arnold a cédé son usine de la rue Erlanger, mais qu'a-t-il fait de nos 55.000 francs ? Les a-t-il conservés ? Sont-ils incorporés à l'inhalatorium et dus par le nouveau propriétaire ?

Raynaud, au congrès, en lâchant Arnold, n'a-t-il pas lâché nos 55.000 francs ?

A la Maison des Syndicats, il fait noir comme dans un four. Quel est le bilan exact ? L'exercice a-t-il été avantageux ou déficitaire ? Où en sommes-nous avec les frais généraux, l'entretien, les constructions ?

Les syndicats qui ont versé depuis longtemps auraient besoin de savoir si les apprentis et les incapables ne sont pas en train de « manger la ferme ».

A l'Union, quelle est la situation financière ? Il ne s'agit pas d'en mettre plein les yeux aux bons bougres avec des chiffres, des colonnes, des reports, des recapitulations, des doits, des avoirs et autres termes hébraïques.

Dans les syndicats, la comptabilité, pour être comprise, doit être ramenée à quatre points : 1^o encasage ou déficit au début de l'exercice ; 2^o recettes ; 3^o dépenses ; 4^o encasage ou déficit à la fin de l'exercice.

Les dépenses sont-elles utiles et justifiées ? Reste-t-il de l'argent ou des dettes ? Voilà ce qu'il fallait nous dire.

Les choses de finances doivent se dire à haute voix. Il faut que tout le monde comprenne.

Les apprentis et les incapables, comme disait Baptiste, comprennent-ils enfin qu'ils ont saboté l'Union ? Ont-ils encore maintenu le droit de continuer à la saboter ?

Un délégué de gauche.

La C.G.T.U. à Carmaux

Les histoires sont comme les vins et les chansons. Plus elles sont vieilles, plus elles ont de valeur.

En ce temps-là, la C.G.T.U. était en gestation. L'emporty s'appelait C.S.R. (Comité Syndicaliste Révolutionnaire, pour ceux qui oublient).

C'était l'ère héroïque ou le compagnon Monatni encensait Sirolle et enguirlandait Tomasi.

Gaston sou-même braconnait dur contre les politiciens. Il fut envoyé à Carmaux pour mettre knock-out un champion du réformisme, Lefèvre, du bijou.

Ce soir-là, notre balzacien n'était pas en forme. Il faut que Lefèvre attaquât malicieusement son propre réformisme pour le soutenir ensuite. Gaston bafloua quelque peu, il avait mal au foie. Les copains étaient déçus, l'assemblée était, comme souvent, avec le plus bel orateur. Un poivrot menaça même le cheminot au foie déplacé.

La réunion finie, quelques camarades emmenèrent le « Parisien ». Gaston, peu rassuré, scruta anxiusement les rues obscures de la cité noire. Tout à coup, par derrière, de multiples bruits de sabots pressés se firent entendre.

Gaston, tel un rat des champs sentant venir au galop une escouade de chats sauvages, lâcha brusquement son escorte et fila comme un dératé, sans s'occuper de son foie. Il fit une cinquantaine de mètres, enfonce une porte heureusement ouverte, et disparut dans le couloir comme un « Dixmude » dans la tempête.

L'escorte en était figée sur place. Les bruits de sabots s'étaient rapprochés. Il s'agissait simplement d'autres camarades qui venaient faire un brin de conduite et dire au revoir au qu'il venait de quitter pour une étoile. On leur expliqua la méprise qu'ils avaient causée involontairement.

La petite troupe se mit à la recherche de l'étoile filante. Dans le couloir, il y avait un escalier, puis un palier, puis une échelle, puis un grenier. La « future C.G.T.U. » était « planquée » derrière deux sacs de son et quelques bottes de luzerne. Heureusement qu'il n'y avait pas de lucarne mobile dans ce grenier hospitalier, sans quoi la « C.G.T.U. » était capable d'enseigner aux Carmausins ébahis la manière de trotter sur les toits en pleine nuit. Ce soir-là, Gaston se passa de souper.

Et voilà pourquoi Jean Brécot ne veut plus aller à Carmaux. Et voilà pourquoi les Carmausins l'ont surnommé Tartarin. Et voilà pourquoi le syndicalisme révolutionnaire, si mal représenté cette fois, eut du mal à se développer dans le coin. Et voilà pourquoi, au moins un an après, les copains de Carmaux en demandant un orateur, écrivaient : « Envoyez-nous un militant. Nous envoyez pas un zèbre ! »

LE MISTRAL.

A qui la faute ?

Beaucoup de camarades jettent en ce moment le cri d'alarme : Le syndicalisme court à la faillite, il y a du coniusionisme, etc., etc.

Hélas, les lamentations multipliées n'ont jamais été un remède efficace et ne servent toujours qu'à tenir place de cautère sur jambe de bois. Voyons, camarades qui poussiez ces cris de désespoir, êtes-vous sûrs que vous n'êtes pas en partie responsables de cette situation ? Avez-vous cherché à sortir du sein du véritable syndicalisme, ceux qui, depuis longtemps, sont les artisans de sa destruction ou tout au moins de sa diminution ?

A toute époque il a été prouvé que, tant que des hommes auront besoin d'autres hommes pour les diriger, le geste libérateur sera reporté aux calendes grecques. Aujourd'hui nous assistons au triste spectacle de voir des chefs du syndicalisme renier la suffisance du syndicalisme et fouler aux pieds l'admirable principe de l'émancipation des travailleurs par eux-mêmes. Et ces rendjots occupent les plus hautes fonctions syndicales.

La multiplicité des congrès a-t-elle changé la situation ? Je réponds que non, et Bourges, en dernier lieu, nous en a donné une nouvelle preuve. Tout en reconnaissant que la motion du Bâtiment a eu des adeptes, on est bien forcée de reconnaître que malgré la courageuse intervention de Colomer dont le discours fut l'exposé du vrai révolutionnisme, la politicaillerie moscovitaire, avec un peu de sauce marxiste, a encore été acceptée parce que préparée par les fameux cuisiniers dont la subtilité n'a d'égale que l'aspiration au plus dégoûtant autoritarisme.

Alors que faire pour supprimer le mal ? Camarades, il faut le prendre à sa racine, en extirper tout ce qui est mauvais et remplacer le pseudo-syndicalisme actuel par le véritable federalisme libérateur, seul salut du travailleur.

Avec Anatole France quand il dit que l'union des travailleurs fera la paix du monde mais surtout avec Kropotkin lorsqu'il déclare que la conquête du pain devra être l'œuvre de celui qui le mange.

LE CHEMINOT FEDERALISTE.

Pour perfectionner notre quotidien

Souscription à l'Emprunt de 150.000 Frs

Je, soussigné (Nom, prénoms, adresse)

déclare souscrire à _____ part (nombre en toutes lettres) de cent francs chacune, pour le « LIBERTAIRE » quotidien, dans les conditions fixées par le Congrès de l'Union Anarchiste des 12 et 13 août.

, le _____, 1923.

(Signature)

Les souscriptions sont reçues tous les jours à l'Administration du « LIBERTAIRE », 9, rue Louis-Blanc, de 9 heures à midi et de 14 à 19 heures, le dimanche, de 9 h. à midi. Par correspondance, adresser les sommes souscrites : Chèque postal Férandel, 586-65, Paris.

Nul doute que pour ce fut pluvin de la

Communiqués Syndicaux

A l'U. D. Unitaire

U. D. Unitaire (commission exécutive). — Aujourd'hui 7 janvier 1923, à 20 h. 30, salle habituelle, 3^e rue de la Grange-aux-Belles.

Congrès de l'U. D. (échancé du 13 janvier 1923).

les élections à la C. E. de l'Union ; questions diverses.

Les délégués sont instantanément priés d'assister à cette réunion.

Commission d'études concernant l'impôt sur des calories. — Aujourd'hui 7 janvier, à 18 h. 30, dans les bureaux de l'Union, 33, rue de la Grange-aux-Belles. Les camarades Delcourt, Canfini, J.B. Vallet, Jolivet, Niles, Degroote, Coussinet, Coquet, convoqués individuellement, sont priés d'assister à cette réunion.

Commission de l'Ecole du propagandiste. — Aujourd'hui 7 janvier, à 18 h. 30, salle de l'Union des Syndicats de la Seine, 33, rue de la Grange-aux-Belles.

Ecole du propagandiste. — Les élèves de l'Ecole du propagandiste sont informés que les cours reprennent mardi prochain 8 décembre.

Nous espérons qu'ils prendront toutes dispositions utiles pour assister nombreux à ces cours.

DANS LE S. U. B.

Serrurerie et Construction métallique. — Réunion du conseil, des délégués d'ateliers et de tous les militants, aujourd'hui, à 18 heures, 8, avenue Mathurin-Moreau, pour prendre les dernières dispositions en vue du meeting corporatif du 13 et pour la distribution des tractes dont la deuxième édition est sortie. Ces tractes dont les chiffres sont particulièrement éloquents doivent assurer le succès de cette réunion.

Charpentiers en fer. — Même communication que ci-dessus.

Menuisiers. — La liste des candidats pour le renouvellement du Conseil sera close aujourd'hui, à 18 heures.

Employés de l'Industrie hôtelière (G. G. T.). — Réunion de Conseil, ce soir, à 22 heures, salle des Commissaires, premier étage, Bourse du Travail.

Minorité des Métaux. — Réunion de la commission exécutive aujourd'hui lundi, à 20 h. 30, avenue Mathurin-Moreau.

L'assemblée plénière aura lieu mercredi prochain, avenue Mathurin-Moreau.

C. I. du 14^e. — Réunion ce soir, 2, rue Saint-Bernard. Tous présents.

Dispositions à prendre pour l'assemblée générale du 10 courant.

C. I. du 14^e. — Ce soir, à 20 h. 30, rue du Château, 111, réunion du Comité.

Section des Hospitaliers. — Tous ce soir au meeting.

La réunion du Conseil est remise à demain soir.

La Vie de l'Union Anarchiste

CONVOCATIONS

COMITÉ GENERAL POUR L'AMNISTIE

33, rue de la Grange-aux-Belles, PARIS (X^e)

(Comité de Défense sociale. — G. G. T. U. — F. O. P. — A. R. A. G. — U. G. des Locataires. — Parti Communiste. — U. S. G. — Comité Goldsky.)

Maurice JABOUILLE,
Instituteur, titulaire du diplôme
d'Education physique infantile
de la Faculté de Médecine de
Paris.

COMITÉ DES FÊTES DU RENOUVELLEMENT

33, rue de la Grange-aux-Belles, PARIS (X^e)

(Comité de Défense sociale. — G. G. T. U. — F. O. P. — A. R. A. G. — U. G. des Locataires. — Parti Communiste. — U. S. G. — Comité Goldsky.)

Exigeons l'Amnistie

A l'occasion des fêtes du renouvellement de l'année, que tous ceux qui sont de cœur avec nous fassent circuler nos cartes postales de propagande, qu'elles portent nos souhaits, que vos lettres soient ornées de nos timbres.

Envoyez nos cartes aux dirigeants ; que les députés, que les ministres les reçoivent avec plaisir, qu'ils leur fassent savoir que vous voulez l'Amnistie prochaine, l'Amnistie totale. Peut-être qu'elles éveilleront leurs remords, puisqu'ils sont insensibles à la pitié. De plus, vous donnerez ainsi votre aide à notre propagande, vous nous permettrez de l'intensifier.

<p